

A propos d'éducation

Autor(en): **Meyer, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nous l'avions espéré, si, partout, on nous a poliment éconduites quand nous avons offert nos forces et notre bonne volonté.

Alors, nous nous sommes rabattues sur le travail pratique d'initiative privée. Lutte contre la misère, contre le chômage, secours aux familles nécessiteuses, aux soldats, aux évacués, aux rapatriés, aux internés, aux réfugiés, ouvriers, vestiaires, cantines, réunions de couture, bureaux de renseignements, de placements... où n'a-t-on pas vu s'employer l'activité féminine? Et certes, il a été utile et bon qu'il en fût ainsi, et nous serions la première à déplorer que la femme se fût enfermée à pleurer dans une tour d'ivoire sans travailler et sans agir.

Seulement, et nous touchons ici un point délicat, ce travail l'avons-nous toujours accompli dans un esprit féministe? Nous voulons dire : dans l'esprit qui pouvait rendre cette activité féconde pour notre cause?

Nous n'oserions répondre affirmativement.

Avons-nous toujours, dans les organisations d'assistance et de philanthropie, envisagé qu'un des côtés du féminisme touche à l'amélioration de la situation économique de la femme, et n'avons-nous pas, par une charité irréfléchie, par une naïve ignorance des lois de cet ordre, contribué inconsciemment à entraver et retarder les progrès sensibles qu'il faut accomplir dans ce domaine?

Avons-nous toujours conservé nette et claire la conviction que le féminisme n'est pas circonscrit à un pays, en une race, mais, qu'il unit dans une pensée de justice et de respect mutuel les femmes du monde entier? Que le commun idéal du suffrage flotte bien plus haut que toutes les bannières des nations belligérantes, et que, si la poudre des mitrailleuses et la fumée des incendies empêchent parfois nos voisins de le distinguer, nous n'avons pas le droit, nous, de laisser obscurcir nos yeux?

Avons-nous pleinement réalisé quelle tâche immense, plus vaste et plus sérieuse que de fournir des vêtements à toute une armée ou des soupes à tout un village, s'ouvre devant nous pour préparer, rendre possible la paix future? La paix par le droit, la paix durable, pour laquelle tant de sacrifices n'auront pas été inutiles, pour laquelle tant de sang n'aura pas coulé en vain. Et qu'on ne dise pas que notre rôle ici est une utopie. Le féminisme, qui mène déjà la lutte contre l'alcoolisme et l'immoralité, a sa place marquée dans les rang de ceux qui ont compris trop tard ce qu'aurait pu le pacifisme appuyé sur la force d'une opinion publique éclairée et résolue. Or, n'avons-nous pas, trop souvent jusqu'ici, courbé la tête, subi passivement l'orage, essayé dans une faible mesure d'en atténuer les ravages, sans chercher à en prévenir le retour?

Et enfin, n'avons-nous pas sacrifié au travail pratique, plus pressant au début, je le veux bien, mais aussi plus commode, moins abstrait, mieux en harmonie avec nos goûts familiaux et ménagers, — ne lui avons-nous pas sacrifié parfois l'idéal élevé et vivifiant de notre cause? Ne nous sommes-nous pas bercées de la persuasion confortable que nous le servions quand même en tricotant des chaussettes pour nos soldats, qui en seraient reconnaissants à ces féministes aux doigts agiles, et leur donneraient plus tard, en échange, les droits qu'elles réclament? Théorie naïve et dangereuse, et qui risque fort, au contraire, d'ancrer l'idée dans les cerveaux masculins que là peut se borner le rôle de la femme, puisqu'elle l'a volontairement assumé en temps de crise. Quand avons-nous élevé notre voix en faveur de nos principes? Combien, parmi nous, loin de faire remarquer l'injustice des charges nouvelles imposées à celles qui ne les voteront pas, ont suggéré l'idée d'augmenter leur contribution? Combien, suivant l'expression

malheureuse de M^{me} Dora Melegari, ont estimé que « certaines revendications féministes font aujourd'hui l'effet de vêtements « démodés et usés, qui tombent d'eux-mêmes des épaules qu'ils « revêtent... » et que « celles qui mériteraient le mieux de la « patrie seraient celles qui ont vécu jusqu'ici plus pour la fa- « mille que pour la proclamation des droits politiques de leur « sexe ¹ »... « Pour le moment, aucune femme ne songe plus à reven- « diquer quoi que ce soit », répond à notre enquête M^{me} E. Gautier ². Pardon. Je revendique plus énergiquement que jamais l'égalité de mes droits politiques avec ceux de l'homme : mon bulletin de vote. J'en ai besoin plus que jamais, parce qu'aux raisons qui me poussaient à le réclamer avant la guerre s'en ajoute dès lors une autre : la société qui résultera de la guerre, nous la voulons basée sur la justice et sur le droit. Or, elle ne pourra l'être, elle mentira à toutes nos aspirations, tant qu'elle maintiendra les femmes en servitude politique, économique et morale. Le féminisme, ce n'est pas seulement la vie plus haute et plus indépendante ouverte à la femme, ce n'est pas seulement la compréhension internationale sauvegardée par des esprits désintéressés, ce n'est pas seulement la tâche glorieuse, en temps de guerre, de préparer le triomphe de l'idéal pacifiste. Le féminisme, c'est la justice.

Et nous, les femmes, nous l'oublierions?...

L'heure est solennelle, pour nous comme pour chacun. A nous de nous en montrer dignes et de faire pencher en notre faveur la gigantesque balance où s'équilibrent les destinées morales de la future Europe. E. G^d.

A propos d'éducation

Bientôt une année de guerre; le cœur se serre devant les ruines amoncelées, les deuils toujours plus nombreux. Et une pensée inquiète peu à peu se précise en mon esprit : la longueur de la lutte lassera-t-elle les courages? Nous avons vu un si bel élan d'oubli de soi, de sacrifice, d'entraide; faudra-t-il voir cette ardeur généreuse décroître, s'enliser dans le marais de préoccupations mesquines, et les âmes soulevées d'héroïsme retomber dans la platitude. Nous, qui traversons la tourmente, retournerons-nous à l'antique ornière? et les enfants d'aujourd'hui? les choses passent devant eux sans qu'ils les comprennent; que se rappelleront-ils et seront-ils meilleurs que nous?

La réponse à ces questions, elle est encore cachée dans l'avenir; mais elle sera, pour une part, ce que nous la ferons.

La guerre est mauvaise, la guerre est haïssable; comment une sève pourrie donnerait-elle autre chose que des fruits empoisonnés?

Comment? Par le procédé divin qui transforme tous les rebuts de la terre en fleurs brillantes et en fruits exquis. Je ne prétends pas l'expliquer, mais cela est; et nous, les femmes, pouvons appliquer toutes nos forces à ce travail suprême. La guerre n'a-t-elle pas ouvert nos yeux aux vraies valeurs des choses? Gardons ce clair regard; ne permettons pas à l'habitude d'embrumer de nouveau les perspectives; et ce que nous voyons, nous, à la lueur d'éclairs sinistres, montrons-le dans une lumière sereine, à la génération qui monte.

Montrons aux enfants la laideur de l'égoïsme, de l'avarice et de l'ambition : ces choses ont des conséquences moins retentissantes chez l'individu que dans la collectivité, de même qu'un crocodile nouveau-né est moins dangereux qu'un crocodile

¹ *Journal de Genève* du 22 mars 1915.

² *Mouvement Féministe* du 10 mars 1915.

adulte, mais c'est la même nature. Ne croyons pas que nous puissions supporter ces choses en nous sans que nos enfants en soient contaminés, ni que nous puissions laisser ces ferments dangereux se développer chez l'enfant avec l'espérance qu'ils s'épanouiront un jour, d'eux-mêmes, en sentiments généreux et délicats. L'éducation pacifiste des enfants, il faut la commencer en nous, en repoussant résolument les sentiments, les manières d'agir qui, généralisés et poussés à leur plus haute puissance, font l'horreur des guerres. Puis, ayant purifié l'atmosphère, tournons-nous vers les enfants.

Faut-il, pour faire naître et cultiver le sentiment pacifiste, abolir tous les jeux militaires : soldats de plomb, fusils à bouchon, etc ? Evidemment, l'enfant peut abuser de ces choses, mais il peut aussi y trouver des notions de solidarité et de discipline dont il a besoin et qu'il aime : preuve en soit le succès des associations d'éclaireurs, où l'enfant s'exerce à l'effort physique et apprend à plier sa volonté dans la coordination d'un mouvement d'ensemble. Il serait un peu puéril peut-être de croire qu'en supprimant un sabre de bois ou un képi galonné, on fasse disparaître tout germe de brutalité. L'éducation qui procède par défenses et restrictions tend à former des êtres scrupuleux, mais timorés, perpétuellement contraints par d'invisibles entraves. Mieux vaut développer le respect de la vie en donnant à l'enfant un animal comme compagnon de jeu, en lui faisant connaître le monde qui l'entoure, qui frémit et déborde en chansons, en mouvement, en travail, le monde des oiseaux, des insectes dans lequel, lui, l'enfant, a le pouvoir mystérieux de faire souffrir, de tuer même, et jamais de réparer le mal qu'il aura fait.

C'est avant tout une mentalité à développer, dont les germes se trouvent heureusement chez l'enfant. Il a le sentiment de la justice, il la comprend et l'accepte. Puis, en grandissant, il voit l'intérêt primer la justice. Alors il est bouleversé, il s'habitue, il emboîte le pas. Avec quel soin faudrait-il éviter de froisser ces bons germes qui sont les puissants auxiliaires de l'éducateur.

L'éducation pacifiste de l'enfant n'est pas un enseignement de plus à ajouter à d'autres ; c'est plutôt, à l'école et dans toute la vie, de la part de ceux qui l'entourent, une attitude qui éclairera son esprit. L'enseignement historique a une grande part dans la formation de l'être ; diminuer la place faite aux conquérants, aux batailleurs, est une chose possible. Certainement, les ouvrages scolaires ont fait des progrès à cet égard. Mais combien souvent encore les hommes de guerre sont-ils presque seuls proposés à l'enthousiasme des écoliers. Dans le règne d'un souverain, les campagnes seules comptent ; les livres de prix sont des épopees guerrières ; les tableaux, les monuments, les statues et les arcs de triomphe relèvent la gloire militaire, une gloire sans ombre ; devant l'imagination enfantine, le vainqueur passe, monté sur un cheval qui se cabre, se dressant dans une lumière d'apothéose, acclamé des foules qui sèment des fleurs sous ses pas ; les drapeaux claquent au vent, les clairons sonnent ; quant à la violence, aux ruines, à la misère, à la faim, à la maladie, quant à la haine tenace au cœur des vaincus, ou à l'insupportable orgueil des vainqueurs, tout cela n'existe pas. Et pourtant la victoire elle-même n'a-t-elle pas la figure d'une victime couverte de sang et à bout de forces ?

En histoire, les noms d'Alexandre et de César concentrent sur eux toute l'attention. N'est-il pas possible de rétablir l'équilibre, de relever l'importance de ceux dont l'activité a enrichi le monde, de montrer la valeur, l'admirable beauté des arts de la paix, de s'arrêter aux périodes — bien rares — de travail et de concorde pour faire ressortir le prix de ce qui construit, affirme, organise, la valeur de la science, du développement industriel ?

Impossible de donner ici un plan d'études ; notre but est seulement d'attirer l'attention sur un point d'éducation. Un enseignement qui est la glorification de la guerre doit conduire à la violence. Le célèbre proverbe : « Si tu veux la paix, prépare la guerre », nous paraît appeler bien des réserves. Nous voudrions, au contraire, dans l'étude des différents pays, souligner avec sympathie ce qu'ils ont de noble et de beau, le besoin qu'ils ont les uns des autres, la manière dont ils se complètent, considérer une langue étrangère comme un joyau ouvrant une littérature, plus encore, une pensée et une civilisation. On doit appliquer à tous la même mesure, c'est-à-dire ne pas blâmer chez l'un ce qu'on glorifie chez l'autre. On nommera les savants avec une égale admiration, et on relèvera la valeur des personnalités nationales. Cet esprit de justice et de simple bon sens peut inspirer tout enseignement.

Et, dans la vie, c'est bien aussi d'une atmosphère qu'il s'agit ; ne devrions-nous pas rendre évident, tout d'abord dans la famille, qu'un air lourd de rancunes, de mauvais vouloir, de querelles, est irrespirable. Ce n'est pas impossible de faire comprendre à un « petit » que toutes les fois qu'il rit d'un tort fait à d'autres, qu'il se réjouit d'un avantage acquis au détriment de quelqu'un, qu'il affirme brutalement son droit, celui-ci fût-il légitime et incontestable, toutes les fois qu'il cède à un sentiment de vengeance et de ruse, ou abuse de sa force, toutes les fois qu'il ne tient pas sa parole, toutes les fois qu'il passe à côté de la souffrance et de l'injustice sans en souffrir lui-même, ou qu'il agit sans générosité, il se diminue et descend à un niveau inférieur.

Nous pouvons devant l'enfant parler avec respect des efforts de ceux qui espèrent un avenir meilleur et ont le courage d'y travailler (c'est beaucoup plus facile et plus spirituel de railler n'est-ce pas ?). Ce serait beau d'enrôler les enfants en leur apprenant ce qui est dû à autrui, à ses pensées et à ses affaires, ce qui est dû aux faibles, et à toute souffrance, même si celui qui souffre est coupable. Et puis, en leur disant d'aimer leur pays, nous leur dirons aussi que les autres aiment le leur, et nous les conduirons tout à la fois au patriotisme et à l'humanité.

J. MEYER.

Nous recommandons aux mères le *Cours d'enseignement pacifiste* de M. A. Sève. Paris 1910. V. Giard et E. Brière, 3 fr. 50. — Ce volume d'une lecture très facile, contient des explications tout à fait à la portée des enfants, des lectures d'auteurs, et même des exemples de devoirs.

De-ci, De-là...

Nous recevons du Comité de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses, avec prière d'insérer, le communiqué suivant :

« Le 9 février 1915 s'est fondée à Genève l'Union mondiale de la Femme, dans le but de préparer un terrain favorable à la paix.

« Voici, au reste, le manifeste très simple et très bref, signé par les initiatrices, au nombre d'une trentaine, appartenant à plusieurs nationalités tant neutres que belligérantes :

« La base de notre Union est le sentiment de compassion humaine qui anime toute femme digne de ce nom. Cette compassion, nous tâcherons de l'exprimer par des pensées claires et justes, et par des actes.

« Nous combattrons par l'amour pour une paix définitive.

« Nous travaillerons à l'éducation mutuelle des femmes et nous contribuerons ainsi au progrès général de l'humanité.

« Persuadées que les femmes sont créées pour aimer et non pour haïr, nous prenons l'engagement de consacrer nos forces à accroître l'amour dans le monde et à détruire le mal issu de la haine.

« Nous aimerons toutes nos sœurs, quel que soit le milieu ou le pays auquel elles appartiennent.

« Pour abaisser les barrières qui séparent les nations, nous cher-